

LES DEUX VEUVES,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE.

PAR A. F. RIGAUD.

*Représentée par les Comédiens Français du
théâtre de l'Odéon, le 9 ventôse an 7.*



A PARIS,

CHEZ LAURENS JE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue Jacques, n°. 32, vis-à-vis celle des Mathurins.

AN VII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
EUGÉNIE (sous le nom de LINDOR), jeune veuve qui a de l'amour pour Florestan.....	Citoyennes. BEFFROY.
* LÉONORE, autre veuve qui doit épouser Florestan.....	MOLÉ.
I N È S (sous le nom de F R A N C I Q U E), suivante d'Eugénie.	C L É M E N T. Citoyens.
FLORESTAN.....	BARBIER.
** M. RAPIN, tenant un hôtel garni.	GRANDMESNIL.

* Ce rôle doit être joué en caractère ; autrement il faut en charger une jeune actrice, qui doit le jouer en coquette.

** Le rôle de Rapin , quoique joué par le citoyen Grandmesnil, est de l'emploi des comiques.

La scène se passe à Salamanque , dans l'hôtel garni de Rapin. Le théâtre représente un salon commun à tout le monde ; il y a deux portes latérales et une de fond.

On trouve chez le même Libraire :

L'Inconnu , ou Misanthropie et Repentir, comédie en cinq actes , en vers , du même auteur , lue le 2 vendémiaire an 4 , aux Comédiens Français, réunis au théâtre Feydeau , et reçue par eux le même jour.

LES DEUX VEUVES,
COMÉDIE
EN UN ACTE, EN PROSE.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAPIN, EUGÉNIE, INÈS (*toutes deux
déguisées en hommes*).

RAPIN.

Entrez, messieurs, entrez; je me nomme Rapin,
pour vous servir.

EUGÉNIE.

Nous voudrions un logement.

RAPIN.

Ce n'est pas pour me vanter; mais vous trouverez
ici des appartemens propres, honnêtes, agréables,
commodes, où rien enfin ne vous manquera.

INÈS.

Tant mieux, c'est justement ce que mon maître
désire.

RAPIN.

Mais avant tout, il est un point essentiel à vous
faire connaître.

EUGÉNIE.

Lequel?

RAPIN.

C'est que pour être bien chez moi, il faut bien
payer.

EUGÉNIE.

Oh! cela va sans dire.

INÈS.

Nous ferez-vous faire bonne chère?

RAPIN.

La plaisante question! Mais c'est une impertinence

que vous me dites-là ; vous ne me connaissez donc pas : apprenez , mon petit ami , que pour l'agréable et l'utile , ma maison est la plus renommée de Salamanque.

E U G É N I E .

Pardonnez - lui son indiscretion , mon cher hôte ; mais à mon tour , sans trop de curiosité , puis - je vous demander si vous logez beaucoup de monde , en ce moment , chez-vous ?

R A P I N .

A la bonne heure , vous , monsieur , vous êtes honnête , et je me ferai un vrai plaisir de vous répondre . Pour le présent , je n'ai pas beaucoup de personnes dans ma maison ; ce n'est pas au moins qu'on en manquerait , si on était d'humeur à prendre toute sorte de gens .

I N È S .

Il est sûr que votre abord est si prévenant !

R A P I N .

« Votre ton , à vous , mon petit monsieur , ne me convient guères .

E U G É N I E .

Ne faites aucune attention à tout ce qu'il vous dit ; (à Inès) et vous , ne vous mêlez pas , je vous prie , de notre conversation .

R A P I N .

Non , qu'il ne s'en mêle pas , je le lui conseille .

E U G É N I E .

Au fait , de grâce , pourrai - je trouver ici quelqu'un avec qui me lier ?

R A P I N .

Vous m'intéressez au-delà de ce qu'on peut dire , et je veux vous procurer une charmante connaissance .

E U G É N I E .

Une charmante connaissance ?

R A P I N .

Oui , celle d'une belle dame .

E U G É N I E.

Qui se nomme ?

R A P I N.

Léonore.

E U G É N I E.

J'imagine qu'elle est mariée.

R A P I N.

Grâce au ciel, elle est veuve.

E U G É N I E.

Et son caractère?....

R A P I N.

Est un peu singulier. Si j'étais de ces hôtes bavards et médisans, je pourrais vous dire qu'elle a formé quantité de jeunes écoliers de cette ville; qu'enfin, il suffit qu'un homme leve les yeux sur elle, pour qu'elle le croie épris de ses charmes; mais ce sont des choses qui ne me regardent pas: il est certains secrets, voyez-vous, qu'il ne faut jamais révéler; et nous autres, dans notre état, nous devons tout voir, tout entendre, et ne rien dire. Oh! vous ne me prendrez point à faire une indiscretion.

I N È S (à part.)

Il y paraît.

E U G É N I E.

Et vous avez raison.

R A P I N.

Elle a un amant.

E U G É N I E.

Un amant ?

R A P I N.

Qu'elle attend aujourd'hui, et qu'elle doit épouser....

E U G É N I E.

Épouser ?

R A P I N.

Sous huit jours au plus tard.

E U G É N I E.

Et cet amant ?

R A P I N.

C'est monsieur Florestan.

E U G É N I E.

Florestan, dites-vous ?

R A P I N.

Vous en avez peut-être entendu parler ?

E U G É N I E.

Non, j'ignore absolument quel homme ce peut être, et vous m'obligerez de me l'apprendre, puisque je dois demeurer avec lui.

R A P I N.

Monsieur, il a une tournure extrêmement agréable; il est fait, à peu de choses près, comme vous.

I N È S (*à part.*)

Comme il s'y connaît, M. Rapin.

R A P I N.

Je parierais que vous serez bien ensemble; par St. Jacques! je pourrais me vanter d'avoir chez moi les deux plus jolis garçons de toutes les Espagnes.

E U G É N I E.

Ce Florestan est donc venu souvent ici, que vous le connaissez si bien ?

R A P I N.

Vous saurez qu'il fait sa résidence à Madrid; mais, depuis cinq ans, il n'a point laissé passer une année sans venir exactement loger chez moi; et tenez, je l'attends aujourd'hui même, d'un moment à l'autre, pour l'objet en question: je suis même surpris qu'il ne soit point déjà arrivé.

E U G É N I E.

Sans doute il a dans ce pays mille bonnes fortunes!

R A P I N.

Oh! je vous en réponds; entre nous, il est un peu libertin; mais il paraît que madame Léonore se flatte de le fixer.

E U G É N I E .

Et dites-moi, en est-il bien amoureux?

R A P I N .

La veuve prétend qu'il l'adore ; quant à elle, c'est une affaire faite. Je vous dirai, sous le secret, qu'elle l'aime si faiblement, qu'elle serait enchantée de trouver quelque honnête prétexte de rompre avec lui.

E U G É N I E .

Je vous prierai de la prévenir que le jeune Lindor désirerait avoir l'honneur de la saluer.

R A P I N .

Volontiers, je m'en charge. Comment, monsieur, vous vous appelez Lindor? C'est un bien joli nom que vous avez là. Mais ne pourrai-je savoir, avant de vous quitter (ce n'est pas que je sois curieux, dieu m'en garde), le motif qui vous amène en ces lieux?

E U G É N I E .

Une affaire au succès de laquelle j'attache la plus grande importance.

R A P I N .

Une affaire de cœur, je comprends.

E U G É N I E .

A-peu-près.

R A P I N .

Les jeunes gens! les jeunes gens! ils sont tous faits de la même manière!

I N È S .

Oh! nous ne sommes pas comme les autres, nous.

R A P I N .

Bon! en ce cas, vous allez m'apprendre les détails et les circonstances....

E U G É N I E .

Vous pouvez être sûr que nous ne sortirons pas de chez vous, sans que vous appreniez qui nous sommes.

R A P I N .

Tant mieux, tant mieux; c'est que, voyez-vous, on

est toujours bien aise de savoir... ce qu'on ne savait pas... Ah ! çà , voici votre appartement , vous y serez très-bien , je m'en flatte ; il fait face à la porte qui conduit chez madame Léonore ; c'est ici le salon commun à tous ceux qui habitent ma maison ; on peut y rester , en sortir , tout comme on veut ; ainsi ne vous gênez point : moi , je vous laisse , et vais donner le coup-d'œil du maître. *(Il sort.)*

S C È N E I I.

Les précédens , excepté R A P I N.

I N È S.

Enfin , madame , nous voilà seules.

E U G É N I E.

Oui , ma chère Inès ; il faut que je te découvre les motifs qui m'ont engagé à nous déguiser ainsi , car je n'ai pas encore jugé à propos de te faire l'entière confiance du dessein qui m'occupe.

I N È S.

Je brûle de vous entendre.

E U G É N I E.

J'ai dix-sept ans.

I N È S.

Combien de femmes ne voudraient avoir que cet âge !

E U G É N I E.

Je suis veuve.

I N È S.

Ce n'est point un mal , lorsque , comme vous , on a contracté des nœuds contraires à son inclination.

E U G É N I E.

J'ai résolu de me remarier.

I N È S.

Heureux l'époux qui vous possédera !

E U G É N I E.

J'ai jeté les yeux sur Florestan.

(7)

I N È S.

Celui qui doit arriver ici aujourd'hui ?

E U G É N I E.

Lui-même. Je savais qu'il devait descendre dans cette hôtellerie ; je savais que Léonore y logeait déjà , et c'est ce qui me l'a fait choisir de préférence.

I N È S.

Mais il doit épouser Léonore.

E U G É N I E.

S'il ne m'épouse pas.

I N È S.

Le connaissez-vous ?

E U G É N I E.

Belle demande , puisque je recherche sa main.

I N È S.

Et lui , vous connaît-il ?

E U G É N I E.

Je ne le crois pas ; nous ne nous sommes jamais rencontrés que dans un bal masqué , il y a deux ans ; j'ignore s'il fit attention à moi ; mais en revanche , il connaît beaucoup Lindor mon frère , à qui tu sais que je ressemble parfaitement , et dont j'emprunte aujourd'hui le nom.

I N È S.

Et cela vous facilitera les moyens de réussir ?....

E U G É N I E.

Plus que tu ne penses.

I N È S.

Pour moi , je ne vois pas trop comment vous vous y prendrez.

E U G É N I E.

Rien de plus aisé ; tout mon plan consiste à brouiller Florestan et Léonore.

I N È S.

Et pour cela ?....

E U G É N I E.

J'ai deux rôles à jouer. Auprès de Florestan , comme

je te l'ai dit, je passerai pour mon propre frère ; je lui parlerai souvent de ma sœur , il désirera peut-être la voir , c'est où je l'attends ; et Lindor , tu n'en doutes pas , plaidera vivement en faveur d'Eugénie.

I N È S.

Quoi ! vous pensez qu'il vous suffira ?

E U G É N I E.

Je ne m'explique point à présent , mais je me flatte que peu-à-peu je pourrai amener Florestan au but que je me propose.

I N È S.

Auprès de Léonore ?

E U G É N I E.

Auprès de Léonore , j'ai déjà commencé mon attaque.

I N È S.

Votre attaque ?

E U G É N I E.

Cet été , je me suis trouvé à la campagne avec elle , pendant deux jours ; j'étais alors sous l'habit que tu me vois aujourd'hui ; je lui ai fait ma cour ; elle m'a pris pour un amant timide et modeste , ce qui , par parenthèse , amusa tellement la compagnie , que personne ne la détrompa à mon sujet.

I N È S.

A merveille.

E U G É N I E.

Je vais donc continuer de lui rendre des soins , elle en sera flattée ; toute femme aime à recevoir des hommages. Par degrés , je capterai sa bienveillance ; cette bienveillance-là doit naturellement se changer en tendresse. On me verra d'abord avec plaisir ; bientôt on me quittera avec peine. Alors , ces préliminaires bien établis , ma passion éclate , son cœur s'enflamme , elle résiste encore , mais brûle en secret de se rendre ; je joue le désespoir , la victoire est à moi , et je supplante auprès d'elle le cher Florestan.

I N È S.

INÈS.

Tous nos agréables vous auraient donné des leçons ; que vous ne vous conduiriez pas mieux.

EUGÉNIE.

C'est la connaissance des secrets de mon sexe qui me sert, et voilà tout ; d'ailleurs, moi, je te dis tout ce qui me vient à l'idée, peut-être emploierai je d'autres moyens, suivant l'occasion. L'obstacle le plus difficile à lever, c'est que Florestan a fait à Léonore une promesse de l'épouser.

INÈS.

Et vous prétendez ?

EUGÉNIE.

Cela n'a rien qui m'embarrasse.

INÈS.

Votre dessein est parfaitement conçu.

EUGÉNIE.

Tu le trouves peut-être bizarre, extravagant ?

INÈS.

Il est hardi du moins.

EUGÉNIE.

Mais la tendresse que j'ai sentie pour Florestan dès la première fois qu'il s'offrit à ma vue, une gageure considérable que je veux gagner à mon oncle, qui a parié avec moi que je ne parviendrais pas à faire sa conquête ; que te dirai-je enfin, les sollicitations de ma famille qui me presse de conclure un second hymen, tout m'entraîne malgré moi, et achève de m'étourdir sur la démarche que je hasarde.

INÈS.

Madame, en ce cas, on ne peut vous blâmer.

EUGÉNIE.

Mais, Inès, que penses-tu de moi sous ce déguisement ?

(10)

I N È S.

Il vous sied si bien, que moi, qui vous parle, si je ne vous connaissais pas, je vous prendrais pour le cavalier le mieux tourné du monde.

E U G É N I E.

Tu veux me flatter.

I N È S.

Demandez à qui vous voudrez, je parie que tout le monde est ici de mon avis.

E U G É N I E.

Voici Léonore : tu vas être témoin de notre entretien ; appuie, au besoin, ce que je dirai.

I N È S.

Comptez sur mon dévouement.

S C È N È I I I.

Les précédens, LÉONORE.

L É O N O R E.

Quoi ! c'est vous, monsieur Lindor ?

E U G É N I E.

Moi - même, madame ; puis - je espérer que mon hommage vous soit agréable ?

L É O N O R E.

Vous êtes mon voisin, à ce qu'on m'a dit.

E U G É N I E.

Je bénis cent fois mon heureuse étoile de m'avoir amenée dans des lieux embellis par votre présence.

L É O N O R E.

Je ne puis croire que ce soit-là le seul motif qui vous ait conduit ici.

E U G É N I E.

Je n'en ai point d'autre.... que celui d'être plus près de vous.

L É O N O R E.

Toujours galant.

EUGÉNIE.

Et vous, toujours jolie.

LÉONORE.

Vous rappelez-vous le tems que nous avons passé ensemble à la campagne ?

EUGÉNIE.

Jamais je ne l'oublierai.

LÉONORE.

Comme vous étiez gai !

EUGÉNIE.

C'est que je vous voyais.

LÉONORE.

Depuis cette époque, il s'est passé bien des événemens, monsieur Lindor.

EUGÉNIE.

Je n'en ai point trouvé de plus fâcheux pour moi que votre absence, madame.

LÉONORE.

Vous souvenez-vous de l'antipathie que je témoignais alors pour l'hymen ?

EUGÉNIE.

Si je m'en souviens, que trop !

LÉONORE.

J'ai bien changé de sentiment depuis ce tems-là.

EUGÉNIE (avec surprise et une feinte joie).

Vous avez changé ?

LÉONORE.

Oui, j'ai réfléchi que le veuvage est un état bien triste.

EUGÉNIE.

A qui le dites vous ?

LÉONORE.

Je vous surprendrai bien plus encore, en vous apprenant que j'ai fait un choix.

EUGÉNIE.

Je le sais.

LÉONORE.

Quoi! vous savez que Florestan....

EUGÉNIE.

Est peu digne du bonheur que vous lui destinez....
si pourtant il faut s'en rapporter à tout ce qu'on m'en
a dit,

LÉONORE.

A tout ce qu'on vous en a dit? Qui peut vous en
avoir parlé?

EUGÉNIE.

Il est vrai que ces sortes de gens ne méritent aucune
confiance.

LÉONORE.

Vous m'inquiétez; expliquez-vous.

EUGÉNIE.

Demandez à Francisque quel beau portrait M. Rapin
nous a fait de Florestan; c'est ainsi que se nomme,
vous venez de le dire, celui qui prétend à votre main;

INÈS.

Il nous l'a peint comme un volage, un libertin,
un homme sordide et intéressé, qui ne cherche que
les richesses de madame.

LÉONORE.

Vous m'étonnez, jamais Rapin ne m'a rien dit de
semblable.

INÈS.

Pour moi, je le croirais d'autant plus volontiers,
qu'il n'avait aucun intérêt vis-à-vis de nous à inventer
des faussetés sur le compte de monsieur Florestan.

LÉONORE.

Se pourrait-il!

EUGÉNIE.

Peut-être y a-t-il beaucoup d'exagération dans le fait.

L É O N O R E .

Si cela était vrai , jugez quel avenir pour moi ! je l'attends aujourd'hui ; il ne peut tarder à arriver ; je me défierai tellement de lui , j'épierai tellement sa moindre démarche , j'observerai tellement sa conduite , que je découvrirai la vérité . Je ne vous dissimulerai pas que l'amour que j'avais conçu pour lui est bien diminué ; la moindre perfidie de sa part suffira pour l'éteindre à jamais .

E U G É N I E .

Puisse tout réussir au gré des vœux... que je forme... pour vous !

L É O N O R E ,

Je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde ; comptez sur ma reconnaissance .

(Dans le fond de la scène , avant de rentrer chez elle .)

- On n'est pas plus intéressant que ce jeune homme !

(Elle sort .)

S C È N E I V .

Les précédens , excepté L É O N O R E .

E U G É N I E .

M'en suis-je bien tirée ?

I N È S .

Si vous vous en acquittez aussi bien auprès de Florestan , je vous garantis nos amans brouillés avant la fin du jour .

E U G É N I E .

Laisse-moi faire .

I N È S .

Et moi , madame , comment trouvez-vous que je vous aie secondé .

E U G É N I E .

A merveille , Inès ; je n'ai jamais douté de ton intelligence .

I N È S.

La veuve est piquée.

E U G É N I E.

C'était bien mon intention.

I N È S.

Et je crois de plus qu'elle en tient pour vous.

E U G É N I E.

Tant mieux.

I N È S.

Elle vous lançait certains regards....

E U G É N I E.

Que j'ai aperçus tout aussi bien que toi.

I N È S.

Mais j'entends du bruit ; si c'était déjà M. Florestan.

E U G É N I E.

Je n'en doute point au trouble qui m'agite ; c'est lui : remettons-nous, et commençons un autre rôle.

S C È N E V.

Les précédens, F L O R E S T A N.

F L O R E S T A N (dans le fond de la scène).

Ce sont-là sans doute les deux étrangers nouvellement arrivés dans cette hôtellerie ; d'après ce que Rapin vient de me dire, je suis bien curieux de faire connaissance avec eux. (*Il approche d'Eugénie*).

Mais quel est mon étonnement ? Aurais-je jamais cru trouver Lindor ici ? Ah ! mon ami, que je suis joyeux de te revoir ! permets que je t'embrasse.

(*Il l'embrasse.*)

E U G É N I E (à part).

Ce qui me rassure, c'est qu'il me prend pour mon frère.

F L O R E S T A N.

Je vois que tu n'as plus à ton service ce coquin d'Ambrosio.

EUGÉNIE.

Je l'ai renvoyé.

FLORESTAN.

Et tu as bien fait ; car si j'en juge d'après les apparences, ce jeune homme vaut beaucoup mieux que lui.

EUGÉNIE.

Je suis très-content de Francisque.

INÈS.

Oh ! je ne parais pas tout ce que je suis.

EUGÉNIE.

Avec la permission..... de mon ami, puis je lui donner un ordre qui presse ?

FLORESTAN.

Ne te gêne pas avec moi, je te prie.

(Pendant qu'Eugénie parle bas à Inès qui sort peu après, Florestan se dit à lui-même) :

C'est singulier, comme je le trouve embelli ! des traits délicats, une voix charmante..... Oh ! c'est qu'il est bien jeune encore.

SCÈNE VI.

Les précédens, excepté INÈS.

FLORESTAN.

Il faut qu'il y ait au moins deux ans que nous ne nous soyons vus.

EUGÉNIE.

Il est vrai.

FLORESTAN.

Que veux-tu, mon ami, je cède, malgré moi, au torrent qui m'entraîne ; les dames ont la bonté de me trouver aimable, ce n'est pas ma faute ; moi, je les adore toutes.....

EUGÉNIE.

Sans en aimer aucune.

FLORESTAN.

Tu l'as dit, et c'est précisément ce qui fait mon

succès auprès d'elles; elles me trompent presque toujours, je m'en moque; je le leur rends avec usure, cela m'amuse; et c'est ainsi que ma vie se passe dans un cercle perpétuel de plaisirs.

EUGÉNIE.

Moi, je suis une marche toute opposée, et il n'y a au monde qu'une seule personne à qui je désirerais de plaire.

FLORESTAN.

Peut-être as-tu raison, et moi, qui te parle, il ne faut pas désespérer de me voir faire un jour le bonheur d'une femme telle que j'en conçois l'idée, et comme il en existe si peu.

EUGÉNIE.

Quoi! sérieusement?

FLORESTAN.

Je te le proteste. Je te parais libertin, Lindor, je ne suis qu'étourdi.

EUGÉNIE (à part).

Il me comble de joie.

FLORESTAN.

Sans être indiscret, peut-on savoir quelles affaires te conduisent à Salamanque?

EUGÉNIE.

C'est ma sœur qui m'a fait entreprendre ce voyage.

FLORESTAN.

A propos de ta sœur, est-elle toujours aussi jolie qu'on le dit?

EUGÉNIE.

On trouve que nous nous ressemblons beaucoup; c'est au point, qu'en me regardant, on croirait la voir.

FLORESTAN.

Si cela est, elle justifie sa réputation; tu as les traits réguliers, le teint plus beau qu'un homme ne l'a ordinairement; ta sœur doit être charmante: on ajoute qu'elle a infiniment d'esprit.

EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

L'affaire au succès de laquelle Eugénie est intéressée en ce moment doit en faire foi.

FLORESTAN.

Est-elle remariée?

EUGÉNIE.

Pas encore.

FLORESTAN.

Et pourquoi, jeune et jolie comme elle est, passer ses beaux jours dans les ennuis du veuvage?

EUGÉNIE.

C'est que l'homme qui est l'objet de sa tendresse, ignore son amour, et quand même il le connaîtrait...

FLORESTAN.

Il y serait insensible?... Elle ne lui a donc point laissé entrevoir qu'elle l'aimait?

EUGÉNIE.

Elle doit le voir aujourd'hui, peut-être même lui parle-t-elle en cet instant.

FLORESTAN.

Quel homme ne s'estimerait heureux d'avoir pu toucher le cœur de l'aimable Eugénie!

EUGÉNIE.

Cet homme a pourtant un engagement ailleurs.

FLORESTAN.

Il faut qu'il le rompe.

EUGÉNIE.

Il doit se marier sous très-peu de temps.

FLORESTAN.

Il faut l'en empêcher. Si je puis t'être utile dans cette affaire, je suis à ton service. Ta sœur est sans doute ici.

EUGÉNIE.

Elle est arrivée ce matin.

FLORESTAN.

Tu voudras bien me présenter à elle, je brûle de la voir et de l'entretenir.

EUGÉNIE.

Volontiers; mais au moins, Florestan, c'est à condition que vous n'en deviendrez pas amoureux.

FLORESTAN.

Ah! je vais être rangé à présent; je me marie.

EUGÉNIE.

Est-ce un mariage d'inclination?

FLORESTAN.

C'est un mariage, comme il s'en conclut tant, on ne sait trop pourquoi.

EUGÉNIE.

La prétendue est jolie?

FLORESTAN (*faiblement*).

Oui.

EUGÉNIE.

Elle a des qualités bien estimables?

FLORESTAN (*faiblement*).

Oui.

EUGÉNIE.

Je vois, avec regret, que ce n'est pas-là la femme qui convient à mon ami.

FLORESTAN.

Aussi, Lindor, sois bien persuadé que j'aurais déjà renoncé à la main de Léonore, si je n'avais une difficulté presque insurmontable à vaincre; mais je verrai, je réfléchirai encore, et si je trouve quelque moyen de me dégager....

EUGÉNIE (*à part*).

J'espère y parvenir.

SCÈNE VII.

Les précédens, INÈS.

INÈS. (à Florestan).

Monsieur, un homme qui est là-bas vous demande; il s'est adressé à moi, et m'a dit qu'il venait de la part de votre banquier, qui a appris votre arrivée.

FLORESTAN.

Mon banquier me demande, il a sans doute des fonds à me remettre, j'en ai grand besoin, je cours chez lui; sans adieu, mon cher Lindor.

EUGÉNIE.

Sans adieu, mon cher Florestan.

(Florestan sort).

SCÈNE VIII.

Les précédens, excepté FLORESTAN,

EUGÉNIE.

Inès, ma joie est extrême.

INÈS.

L'entretien a réussi.

EUGÉNIE.

Au-delà de mes vœux.

INÈS.

Et le banquier, madame, qu'en pensez-vous?

EUGÉNIE.

Bien inventé.

INÈS.

Mais ce n'est point une invention.

EUGÉNIE.

Tu plaisantes.

INÈS.

Non vraiment.

EUGÉNIE.

Quoi! cela ne part point de ton imagination?

I N È S.

C'est le hasard qui nous a servi.

E U G É N I E.

Il faut convenir qu'il est heureux.

I N È S.

Mais je n'ai point de temps à perdre, laissez-moi aller trouver Rapin.

E U G É N I E.

Que prétends-tu faire ?

I N È S.

Vous le saurez.

E U G É N I E.

Tu vas l'indisposer encore.

I N È S.

Je me suis réconciliée avec lui.

E U G É N I E.

Comment cela ?

I N È S.

J'écoute avec complaisance tout son verbiage ; j'abonde même dans son sens ; vous jugez qu'une telle conduite est inappréciable aux yeux d'un bavard qui est enchanté de trouver des auditeurs bénévoles.

E U G É N I E.

Fort bien.

I N È S.

Je vous quitte donc ; vous connaîtrez bientôt mon ouvrage. *(Elle sort.)*

S C È N E I X.

E U G É N I E *(seule).*

Je devine son projet ; elle va sans doute faire quelque conte à Rapin, qui n'aura rien de plus pressé que de venir en faire part à Léonore.

S C È N E X.

EUGÉNIE, LÉONORE.

L É O N O R E.

Est-il vrai que Florestan soit arrivé, monsieur ? on vient de me le dire, mais j'ai peine à le croire.

E U G É N I E.

Il est arrivé, madame.

L É O N O R E.

L'avez-vous vu, monsieur Lindor ?

E U G É N I E.

Oui, madame.

L É O N O R E.

Et il n'a montré aucun empressement à me voir ?

E U G É N I E.

Aucun, madame.

L É O N O R E.

Il vous aura du moins parlé de moi ?

E U G É N I E.

Oui, madame.

L É O N O R E.

Que vous en a-t-il dit ?

E U G É N I E.

Dispensez-moi, de grâce...

L É O N O R E.

Ne me cachez rien, je vous en conjure.

E U G É N I E.

Tout ce que je puis vous dire.... mais pourquoi vous affliger ?....

L É O N O R E.

Je vous écouterai avec courage.

E U G É N I E.

Eh bien ! je vous engage à ne plus penser à lui,

L É O N O R E.

C'est-à-dire, qu'il ne pense plus à moi. Quelle conduite !

EUGÉNIE.

J'avoue qu'elle doit vous paraître inconcevable.

LÉONORE.

Le perfide! à la veille d'un hymen!

EUGÉNIE.

Que faut-il en attendre, lorsqu'il sera votre époux?

LÉONORE.

Lui, devenir mon époux! jamais.

EUGÉNIE.

Peut-être reviendra-t-il?

LÉONORE.

Il ne sera plus temps; je formerai d'autres vœux.

EUGÉNIE.

Quel bonheur pour moi... je veux dire pour celui qui sera l'objet de votre affection.

LÉONORE.

Savez-vous quel époux il me faudrait à moi, monsieur Lindor?

EUGÉNIE.

Un homme délicat.

LÉONORE.

Oui, je voudrais un cœur aimant, sensible..... comme le vôtre; par exemple.

EUGÉNIE.

Comment vous connaître et ne pas vous aimer?... Mais, madame, excusez-moi, si je vous laisse, et croyez, quoique je vous quitte, que je ne cesserai de m'occuper de vous. (Elle sort).

SCÈNE XI.

LÉONORE, RAPIN.

LÉONORE (à part.)

L'aimable jeune homme!

RAPIN.

Ma chère dame, savez-vous la nouvelle affreuse?

L É O N O R E .

Quelle nouvelle, M. Rapin?

R A P I N .

M. Florestan vous trahit.

L É O N O R E (avec humeur).

Eh! sans doute, je le sais.

R A P I N .

Vous le savez, madame, vous le savez? et ce n'est pas moi qui vous l'ai appris le premier! Faut-il que je sois malheureux! il y a de quoi me pendre.

L É O N O R E .

Depuis long-temps vous connaissiez la conduite de Florestan, pourquoi ne m'en avoir point avertie?

R A P I N .

Je n'avais alors que des soupçons; aujourd'hui, j'ai des preuves.

L É O N O R E .

Des preuves?

R A P I N .

En arrivant ici, ne devait-il pas s'empresser de vous aller voir?

L É O N O R E .

Après?

R A P I N .

Eh bien! à son débotté, il reçoit un billet amoureux.

L É O N O R E .

De qui?

R A P I N .

Quant à présent, je l'ignore; mais j'espère le savoir un jour. Que contenait ce billet? vous en douteriez-vous?

L É O N O R E .

Abrégeons, s'il vous plaît.

R A P I N .

Oh! c'est que, voyez-vous, il faut procéder par ordre. Je disais donc... qu'est-ce que je disais?... Ah!... je disais que ce tendre message lui indiquait un rendez-vous.

L É O N O R E.

Un rendez-vous ?

R A P I N.

Vous croyez peut-être qu'il l'a refusé, point du tout ; il y a couru, madame, il y a volé.

L É O N O R E.

Mais êtes-vous certain ?

R A P I N.

Est-ce que je puisé jamais dans des sources douteuses ?

L É O N O R E (*avant de sortir*).

Je ne puis me dissimuler sa trahison, c'en est fait, je renonce à lui pour toujours. (*Elle sort*).

S C È N E X I I.

R A P I N (*seul*).

Quel courroux ! a-t-elle tort ? Oh ! oui, il faut que monsieur Florestan ait un puissant motif pour l'abandonner. Je vois ce que c'est ; il aura découvert son goût pour le changement, il aura su que son amour touchait à sa fin ; et ma foi, écoutez donc, c'est plus que suffisant pour faire cesser l'inclination la mieux établie. La dame va chercher fortune ailleurs ; elle trouvera quelque bon jeune homme qui sera sa dupe, M. Lindor, par exemple. Mais à propos de ces deux étrangers, j'ai beau m'épuiser en conjectures, je ne puis en fixer aucune sur leur compte. Cependant je gagerais Oui, oui, il y a quelque chose là-dessous D'abord celui qui s'appelle Francisque n'a pas des manières communes à un valet ; la douceur de sa voix, la vivacité de ses regards, ses réparties promptes et faciles, tout me porterait à croire . . . Mais je suis bien bon ils sont actuellement dans leur chambre ; écoutons si à travers la porte Allons, Rapin, mon ami, ouvrez bien vos deux oreilles.

(*Il approche de la porte, et écoute avec inquiétude.*)

Diable! je ne comprends rien encore à leurs discours.... Bravo! je commence à entendre.... La conversation me paraît animée.... Voilà maintenant qu'ils rient tous les deux.... Je ne me trompe pas.... Lindor appelle Francisque *sa chère amie*... C'est sa maîtresse; Il n'y a plus d'équivoque; c'est toujours bon à savoir.

S C È N E X I I I.

RAPIN, EUGÉNIE, INÈS.

(*Eugénie et Inès, en poussant la porte contre laquelle Rapin était appuyé, le heurtant fortement.*)

R A P I N.

Ouf!... ouf!....

E U G É N I E.

Que faisiez-vous-là, monsieur Rapin?

I N È S.

Vous nous écoutiez donc?

R A P I N.

Moi! je... ouf! ouf!...

I N È S.

Votre curiosité a-t-elle été pleinement satisfaite?

R A P I N.

Oui, messieurs, je sors très-content. (*à part.*)

Ouf! ouf! je crois que j'ai l'épaule démise.... Mais au moins j'ai découvert un important secret. Allons vite en prévenir madame Léonore. (*Il sort.*)

S C È N E X I V.

Les précédens, excepté R A P I N.

E U G É N I E.

S'il avait entendu ce que nous avons dit

I N È S.

N'ayez aucune inquiétude, il n'en aura pas compris la moitié.

EUGÉNIE.

Tu crois, Inès?

INÈS.

J'en suis sûre. Ne savez-vous donc pas qu'il n'y a rien au monde de si sot qu'un écouteur aux portes, lorsqu'il s'agit de rendre compte de ce qu'il a entendu.

EUGÉNIE.

Tu me rassures. Achéons donc ce que nous avons si bien commencé.

INÈS.

Du courage, madame, je vous prédis le plus heureux succès.

EUGÉNIE.

J'aperçois Léonore, laisse-nous; Rapin sans doute lui aura été conter quelque nouvelle. (*Inès sort.*)

SCÈNE XV.

EUGÉNIE, LÉONORE.

LÉONORE (*à part dans le fond de la scène*).

Se peut il que Francisque ne soit autre chose qu'une jeune personne enlevée par Lindor; il faut adroitement m'éclaircir de ce fait; affectons un air triste.

EUGÉNIE.

Qu'avez-vous, Léonore? d'où vous vient cet air sombre et mélancolique?

LÉONORE.

Des chagrins que j'éprouve.

EUGÉNIE.

Vous pensez encore à Florestan, je parie.

LÉONORE.

Je crois vous avoir dit que je l'ai totalement oublié.

EUGÉNIE.

Vous ne sauriez vous imaginer combien j'en suis ravie..... Mais quel autre sujet peut vous attrister, madame?

L É O N O R E .

Ma peine est d'autant plus vive, que j'étais loin de m'y attendre.

E U G É N I E .

Dépend-il de moi de la soulager ?

L É O N O R E .

Écoutez-moi de grâce, et jugez si c'est à tort que je m'afflige : imaginez-vous un jeune homme charmant, de la plus intéressante figure, paré des dehors les plus séduisants, aimable au-delà de ce qu'on peut dire....

(à part.) E U G É N I E . (haut.)

C'est de moi dont elle veut parler..... Eh bien ! madame, ce jeune homme....

L É O N O R E .

Ce jeune homme, dès l'instant qu'il me voit, met tout en usage pour me plaire; soins empressés, procédés obligeans, politesse exquise, rien de sa part n'est oublié.

(à part.) E U G É N I E . (haut.)

Aurait-elle appris qui je suis?..... Il vous trompait ?

L É O N O R E (à part.)

De la manière la plus abominable. — Il se trouble.

E U G É N I E (à part).

Je ne sais que penser.

L É O N O R E .

Au moment où sa bouche m'exprimait sa tendresse avec timidité, je dirai même avec délicatesse, son cœur adressait tous ses vœux à ma rivale.

E U G É N I E .

A votre rivale ?

L É O N O R E .

Oui, Lindor, à ma rivale.

(à part.) E U G É N I E .

Je respire, Rapin aura pris Inès pour une maîtresse

déguisée. (*haut.*) Et madame, il paraît que vous aimez ce jeune homme?

L É O N O R E.

Ce que je vous ai dit jusqu'ici, doit assez vous faire connaître mes sentimens.

E U G É N I E.

Allez, madame, rassurez-vous, je vois que votre chagrin ne vient que d'un mal-entendu.

L É O N O R E.

Je le désire.

E U G É N I E.

Je réponds que la personne que vous croyez si coupable ne cherche point à vous tromper de la manière dont vous le dites.

L É O N O R E.

Serait-il vrai?

E U G É N I E.

Croyez que si elle emploie l'artifice avec vous, c'est qu'elle a de fortes raisons pour en agir ainsi.

L É O N O R E.

Et lesquelles, monsieur Lindor?

E U G É N I E.

C'est qu'elle n'ose pas vous déclarer ses véritables sentimens.

L É O N O R E.

Pourquoi ne pas s'expliquer?

E U G É N I E.

Elle craindrait de vous nommer l'objet de son amour.

L É O N O R E.

Cette timidité est déplacée.

E U G É N I E.

Non, vous seriez offensée d'un pareil aveu.

L É O N O R E. (*d part.*)

Suis-je donc si redoutable? — Il ne dit rien.

(à part.) E U G É N I E. (haut.)

Comme elle est dans l'erreur! — Eh bien, madame, apprenez tout; sachez qu'en ce moment où je vous abandonne mon secret, il ne vous est pas possible de vous former une idée parfaite de tout ce que je sens; oui, tout ce que vous pouvez imaginer, est bien loin de la réalité.

(*Rapin, à la fin du couplet précédent, ent'ouvre la porte du fond, passe sa tête, et se retire après le couplet de Léonore.*)

L É O N O R E.

Ah! mon cher Lindor! (*se reprenant.*) Ah! monsieur, combien cet aveu délicat m'est précieux!

E U G É N I E.

A présent que je vous vois rassurée sur mes sentimens, oserai-je vous faire part d'une inquiétude que je cherche à dissiper, mais que je conserve toujours malgré moi.

L É O N O R E.

Quel en est le sujet?

E U G É N I E.

Vous aimiez Florestan?

L É O N O R E.

Je le déteste.

E U G É N I E.

Vous alliez vous unir à lui?

L É O N O R E.

Cette union aurait fait mon malheur.

E U G É N I E.

Jugez combien il serait cruel pour moi, si après vous en avoir vue détachée, quelque retour fatal et inattendu le ramenait à vos pieds.

L É O N O R E.

Jamais, jamais.

E U G É N I E.

Il est aimable, séduisant.

L É O N O R E.

Le parti que j'ai pris est irrévocable. Faut-il vous en donner la preuve ? la voici ; je remets entre vos mains la promesse que le perfide m'avait faite de m'épouser.

E U G É N I E.

Je suis loin d'exiger un tel sacrifice.

L É O N O R E.

Gardez-vous de croire que c'en soit un.

E U G É N I E.

Quel usage en ferai-je ?

L É O N O R E.

Celui que vous jugerez convenable.

E U G É N I E.

Vous le voulez ?

L É O N O R E.

Absolument.

E U G É N I E.

Je ne résiste plus... madame, vous me voyez au comble de mes souhaits.

L É O N O R E.

Dès que Florestan sera rentré, je veux le voir, et lui déclarer mes intentions. Ma joie est si grande, que mon cœur a besoin de se recueillir dans la solitude ; j'y penserai, n'en doutez pas, à quelqu'un qui m'est bien cher.

E U G É N I E (*la reconduisant.*)

Je ne mérite pas tant de bonté. (*Léonore sort.*)

S C È N E X V I.

E U G É N I E, I N È S.

I N È S (*sortant de l'appartement d'Eugénie.*)

Puis-je entrer ?

E U G É N I E.

Oui, ma chère Inès.

I N È S.

A votre air joyeux, j'augure que vous avez opéré des prodiges.

E U G É N I E.

Je ne puis te raconter tout ce qui s'est passé entre Léonore et moi ; Florestan ne peut tarder à rentrer, restes ici, tu l'attendras ; s'il me demande, tu sais ce que tu dois lui répondre ; je sors, pour me préparer à lui porter le dernier coup, et pour exécuter tout ce dont nous sommes convenus.

S C È N E X V I I.

I N È S (seule.)

Il me semble que tout va bien ; je vois que notre oncle perdra sa gageure ; c'est sa faute, après tout, pourquoi faire à sa nièce un défi semblable ? il ne sait donc pas, qu'en matière d'amour, il n'est pas d'entreprise si difficile qu'elle paraisse, dont ne puisse venir à bout une femme jeune et jolie. J'entends quelqu'un, il était temps que ma maîtresse rentrât dans sa chambre ; c'est justement monsieur Florestan.

S C È N E X V I I I.

I N È S, F L O R E S T A N.

F L O R E S T A N.

Ces maudits banquiers ne finissent pas ; Francisque, où est ton maître ?

I N È S.

Il vient de sortir pour une affaire pressante.

F L O R E S T A N.

Je suis bien fâché de ne pas le retrouver ici.

I N È S.

Il va bientôt rentrer.

FLORESTAN.

Tant mieux ; tu ne saurais croire la tendre amitié que j'ai pour lui.

INÈS.

Si vous le connaissiez comme moi , je gage qu'elle s'accroîtrait encore.

FLORESTAN.

Cela serait difficile.

INÈS.

C'est qu'il est si aimable.

FLORESTAN.

Je ne l'ai jamais apprécié comme aujourd'hui.

INÈS.

Vous l'appréciez encore mieux , par la suite peut-être.

FLORESTAN.

Je l'espère , et je sens que j'ai besoin de m'attacher à lui plus que jamais.

INÈS.

Je puis vous certifier que , de son côté , il ne désire pas moins de s'attacher à vous.

FLORESTAN.

Voilà véritablement l'ami qui me convient.

INÈS.

Je sais , à n'en point douter , qu'il pense de même sur votre compte.

FLORESTAN.

J'ai d'ailleurs certain projet , qui , je m'en flatte , lui fera plaisir.

INÈS.

Il a conçu certain dessein , qui , je crois , ne vous fera pas de peine.

FLORESTAN.

Quel dessein ?

INÈS.

Il vous en fera part lui-même.

FLORESTAN.

F L O R E S T A N .

Si cela pouvait être ce que j'imagine.

I N È S .

Peut-être bien.

F L O R E S T A N .

Si Lindor le veut, dès aujourd'hui je me fixe près de lui.

I N È S .

Oh ! quant à ce dernier projet, je puis vous assurer qu'il sera fort de son goût. Ce que c'est que la sympathie ! à peu de choses près, il m'a parlé de vous, comme vous me parlez de lui.

F L O R E S T A N .

Dis-moi, Francisque, connais-tu Eugénie ?

I N È S .

Aussi parfaitement que monsieur Lindor.

F L O R E S T A N .

Et c'est une femme charmante.

I N È S .

Trop heureux le mortel à qui elle daignera s'unir.

F L O R E S T A N .

Crois-tu qu'elle veuille se remarier ?

I N È S .

J'ai entendu dire qu'elle n'en était point éloignée.

F L O R E S T A N .

Connais-tu la personne qui a fixé son choix ?

I N È S .

On me l'a nommée.

F L O R E S T A N .

C'est un jeune homme ?

I N È S .

C'est un jeune homme.... mais je vous trouve presque aussi curieux.... qu'une femme.... je m'y connais.

F L O R E S T A N .

Est-il riche ? a-t-il de l'esprit ? de la figure ?

I N È S.

Tenez, monsieur, je ne suis qu'un homme, moi ; mais j'ai le coup-d'œil aussi pénétrant que la plus fine soubrette, et je devine, à la rapidité de vos questions, à la vivacité de l'intérêt que vous me témoignez pour madame Eugénie, que vous en êtes amoureux.

F L O R E S T A N.

Amoureux ?

I N È S.

C'est ce qui m'étonne... en effet comment aimer quelqu'un qu'on n'a jamais vu ?

F L O R E S T A N.

J'espère la voir.

I N È S.

Prenez garde de l'aimer je vous avertis qu'elle le le mérite à tous égards.

F L O R E S T A N.

Voyons, en abrégé, fais-moi son portrait.

I N È S.

D'abord figurez-vous... mais pardon, si je vous laisse, il faut que je m'acquitte d'une commission.

S C È N E X I X.

F L O R E S T A N (seul.)

Je veux me lier étroitement avec Lindor ; je ne sais quel charme puissant attire mon cœur vers lui ; la conversation que nous avons eue ensemble a fait sur moi l'impression la plus profonde, et jamais, s'il faut que je le dise, j'en ai désiré plus vivement de serrer les nœuds de l'amitié avec qui que ce fût au monde. C'est au point que je suis sûr de ne pas chérir davantage sa sœur, quand je la connaîtrai... mais que vois-je ? c'est elle-même, je ne puis la méconnaître ; dieu ! combien sa ressemblance avec Lindor est frappante ! quel air modeste ! quelle décence ! il n'est pas possible d'être plus jolie.

SCÈNE XX.

FLORESTAN, EUGÉNIE, (en habit de femme : l'air extrêmement modeste et sentimental, pendant toute la scène.)

FLORESTAN.

Vous cherchez monsieur Lindor, madame ?

EUGÉNIE.

Monsieur, il est vrai, je venais voir mon frère...
il n'est point ici, je me retire.

FLORESTAN.

Ah! de grâce, madame, daignez vous arrêter quelques momens; Lindor va revenir, je l'attends moi-même avec impatience... d'ailleurs vous êtes avec son meilleur ami, qu'auriez-vous à redouter?...
(à part.) quelle aimable tournure!

EUGÉNIE.

Monsieur est apparemment monsieur Florestan ?

FLORESTAN.

Oui, madame, puis-je me flatter de vous faire agréer mon hommage ?

EUGÉNIE.

Mon frère, m'a donné de vous la meilleure opinion, je crois pouvoir vous dire qu'il vous aime beaucoup.

FLORESTAN.

Ah! madame, il est bien payé de retour, et toute à l'heure encore, avant que vous ne vinssiez, je parlais et de vous et de lui.

EUGÉNIE.

Vous parliez de moi, monsieur? ... mais vous ne me connaissez pas.

FLORESTAN.

Je n'ai point encore, il est vrai, joui du bonheur de vous voir, mais j'ai depuis long-temps entendu parler de vous, madame; par-tout on m'a vanté vos

attraits, vos grâces, vos talens, et je vois qu'on ne vous a point encore rendu toute la justice que vous méritez.

EUGÉNIE.

Ce compliment flatteur....

FLORESTAN.

Vous est dû, madame.

EUGÉNIE (*voulant se retirer.*)

Monsieur....

FLORESTAN.

Ne m'enviez pas ces précieux momens... madame, pardonnez.... ma curiosité... tout ce qui vous regarde... tout ce qui concerne Lindor, m'intéresse tellement... il m'a dit que vous étiez ici pour une affaire importante; avez-vous réussi à en obtenir... ?

EUGÉNIE.

Vous êtes trop honnête... mais monsieur, c'est au moment où nous sommes que cette affaire doit se décider; cette décision doit me rendre à jamais heureuse ou malheureuse; voilà tout ce que je puis vous dire.

FLORESTAN.

Cette affaire se décide à présent, madame?

EUGÉNIE.

A présent?

FLORESTAN.

Et vous avez beaucoup d'espoir sans doute?

EUGÉNIE.

J'en conçois plus que jamais.

FLORESTAN.

J'ignore et je veux ignorer des détails qu'il serait indiscret à moi de découvrir; mais si je pouvais vous être de quelque utilité, si j'avais quelque crédit auprès de celui qui doit prononcer sur votre destinée.... parlez, ordonnez, que faut-il faire? je suis prêt à tout entreprendre; vous ne savez pas combien je désire de vous voir heureuse.

EUGÉNIE.

Je vous remercie infiniment, et lorsqu'il en sera temps, Eugénie osera peut-être réclamer l'amitié que vous avez pour Lindor, et faire usage de vos offres obligeantes.

FLORESTAN.

Que vous me ravissez !

EUGÉNIE.

Mon frère ne rentre point.

FLORESTAN.

Quoi ! déjà me quitter ?

EUGÉNIE.

La décence l'ordonne.

FLORESTAN.

Vous me permettrez du moins d'accompagner mon ami, lorsqu'il se rendra près de vous. *(Elle se retire.)*

EUGÉNIE.

Vous en êtes le maître.

FLORESTAN *(à part.)*

Non, je n'aurais jamais d'autre femme.

EUGÉNIE *(dans le fond de la scène avant de sortir.)*

Où, je m'y connais mal, où le cœur de Florestan est à moi.

SCÈNE XXI.

FLORESTAN. *(seul.)*

Qu'il me tarde de revoir Lindor ! depuis un instant je ne suis plus le même ; mon cœur n'a jamais éprouvé pareille agitation. Ô ! Eugénie ! Eugénie ! mais quel qu'un porte ici ses pas ; si c'était mon jeune ami... c'est Rapi... peste soit de l'importun bavard !

SCÈNE XXII.

FLORESTAN, RAPIEN.

RAPIEN.

Madame Léonore fait demander à monsieur, si elle peut le voir en ce moment.

F L O R E S T A N (*avec une impatience marquée pendant toute la scène.*)

Tout comme il lui plaira.

R A P I N.

Si j'étais à la place de monsieur, je sais bien ce que je ferais.

F L O R E S T A N.

Tant mieux pour vous,

R A P I N.

Je ne la verrais pas, ou bien je lui reprocherais sa conduite avec énergie.

F L O R E S T A N.

Peu m'importe sa conduite.

R A P I N.

Je vois que monsieur n'est point au courant.

F L O R E S T A N.

Et je n'ai point le désir d'y être.

R A P I N.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi, il est bon que vous sachiez ce qui s'est passé.

F L O R E S T A N.

Je m'en inquiète fort peu.

R A P I N.

Pourrais-je en conscience vous laisser ignorer que madame Léonore a eu un long entretien avec le jeune Lindor ? la conversation était très-vive, je puis vous l'assurer ; il s'agissait de sympathie, d'aveu délicat, de cœur, de sentiment.

F L O R E S T A N.

Monsieur Rapin, faut-il cent fois vous redire que tout cela m'est parfaitement égal.

R A P I N.

Ecoutez donc, monsieur ; quand on est près de contracter mariage, on doit être bien aise de savoir ce qu'on apporte dans la communauté ; chacun pour sa part.

F L O R E S T A N .

Encore un coup faites-moi grâce de vos réflexions,

R A P I N .

Je sais bien que vous ne deviez pas vous y attendre.

F L O R E S T A N .

Quel homme ! j'ai peine à me contenir.

R A P I N .

Mais j'ai cru de mon devoir de vous en avertir en ami.

F L O R E S T A N .

Ma patience à la fin se lasse, et vous pourriez vous repentir de votre bavardage.

R A P I N .

Jamais, puisqu'il s'agit de vous obliger.

F L O R E S T A N .

Rendez-moi donc le service de vous taire.

R A P I N .

Non, je ne me tairai pas, je veux vous servir malgré vous.

F L O R E S T A N .

Et moi, je veux que vous me laissiez en repos.

R A P I N .

Impossible, monsieur, je vous aime, et je veillerai toujours sur vos intérêts.

F L O R E S T A N .

Vous ne voulez pas finir ?

R A P I N .

Suivez mon conseil.

F L O R E S T A N .

Rapin, vous m'échauffez la bile.

R A P I N .

Mes avis sont excellens.

F L O R E S T A N (*le poussant dehors.*)

Veux-tu bien sortir, babillard impitoyable.

R A P I N.

Vous me maltraitez , vous me chassez ; me voilà bien payé de mon zèle ; monsieur , faites toutes les sottises qu'il vous plaira , je ne m'en mêle plus.

F L O R E S T A N.

Vous me ferez plaisir.

R A P I N.

Il faut convenir que je joue de malheur aujourd'hui , mais patience , la journée n'est point encore passée , peut-être à la fin ferai-je quelque découverte qui me réussira mieux. (*Appercevant Léonore*)

Madame , si vous m'en croyez , vous ne l'aborderez point ; il est dans un accès d'humeur diabolique.

(*Il sort.*)

S C È N E X X I I I.

F L O R E S T A N , L É O N O R E.

L É O N O R E.

Florestan , la démarche que je fais en ce moment auprès de vous , va vous surprendre sans doute ; mais votre étonnement cessera , si vous faites un retour sur vous-même.

F L O R E S T A N.

Que voulez-vous dire , madame ?

L É O N O R E.

Je vais m'expliquer plus clairement ; écoutez des réflexions qui , pour être tardives , n'en sont peut-être pas moins utiles à tous deux ; nous devons nous unir , des raisons de convenance , l'amour même , je le veux , avaient dicté cette union , mais qu'est devenu cet amour aujourd'hui ? déjà un temps considérable s'est écoulé depuis votre arrivée , et c'est en cet instant , pour la première fois , que je vous vois , que je vous parle ; vous n'avez pas même daigné vous informer de mes nouvelles. Ah ! monsieur , ce

peu

peu d'empressement, cette insouciance marquée pour une personne dont vous allez devenir l'époux, ne lui présagent que trop que vous ne l'aimez plus.

FLORESTAN.

Madame, pouvez-vous croire?....

LÉONORE.

L'hymen est un voyage de long cours, il faut que chacun de ceux qui l'entreprennent contribue, pour sa part, à charmer les ennuis de la route; et je crains, à vous parler franchement, qu'en formant des nœuds l'un avec l'autre, nous n'ayons conçu que la vaine espérance du bonheur.

FLORESTAN.

Cet aveu sorti de votre bouche, m'enhardit et je vais répondre à votre confiance; je ne vous cacherai point que vous m'avez prévenu, et que j'épiais l'occasion favorable de vous entretenir sur le même objet.

LÉONORE.

Qu'entends-je?

FLORESTAN.

Oui, je reconnais mon peu de mérite, et je sens à regret qu'il ne serait pas en mon pouvoir de vous procurer toute la félicité, à laquelle vous avez droit de prétendre.

LÉONORE.

Te voilà démasqué, traître! je vois qu'on ne m'a point abusée.

FLORESTAN.

Pourquoi vous emporter? suivez mon exemple; lorsque la première, vous m'avez déclaré votre intention, m'avez-vous vu éclater en plaintes, en murmures?

LÉONORE.

Et c'est précisément cette tranquillité qui met le comble à mon outrage.

F L O R E S T A N .

Encore un coup, madame, vous avez tort de prendre l'aventure au tragique; nous devenons nous unir, nous ne nous convenons pas, il ne faut pas nous brouiller pour cela; et vous conviendrez qu'il vaut beaucoup mieux que ce trait de lumière nous ait frappés, avant qu'après l'hymen,

L É O N O R E (*à part.*)

Je croyais le punir, l'humilier, et c'est moi qui reste confondue! mais pourquoi me plaindre, puisque mes vœux sont accomplis.

F L O R E S T A N (*à part.*)

O ma chère Eugénie! rien ne peut donc plus m'empêcher d'aspirer à toi.

Allons, belle dame, prenons notre parti gaîment, et daignez me remettre la promesse que vous avez entre les mains.

L É O N O R E (*embarrassée.*)

La promesse?....

F L O R E S T A N .

Qui peut vous retenir?

L É O N O R E (*à part.*)

Sans doute je vous la rendrai.... quel embarras!

S C È N E X X I V .

Les précédens, EUGÉNIE (*en habit d'homme.*)

F L O R E S T A N .

Que tardez-vous encore?

L É O N O R E .

Eh! bien, il n'est plus temps de rien déguiser; apprenez qu'indignée de votre conduite, j'ai fait choix de Lindor, et c'est à lui que j'ai donné cette promesse, pour lui prouver que je renonçais entièrement à vous.

EUGÉNIE.

Ce n'est pas ma faute, si j'ai su plaire mieux que vous; reprenez cet écrit, (*avec sentiment.*) vous ne pouvez vous figurer le plaisir que j'ai à vous le rendre.

LÉONORE (*à part.*)

Charmant.

FLORESTAN.

C'est fort bien; mais parlons un peu de ta sœur, elle est venue te chercher pendant ton absence.

EUGÉNIE (*avec timidité et sensibilité jusqu'à la fin de la pièce.*)

Eh! bien, sans complaisance, puis-je savoir ce qu'en pense mon ami?

FLORESTAN.

Ah! Lindor, je suis ravi, transporté; tu m'avais dit que vous vous ressembliez, c'est à s'y méprendre, il est impossible de voir des traits plus semblables, tu es bien, toi, fort bien; mais je crois qu'Eugénie est encore mieux, elle est plus grande que toi, tu es blond, elle est brune; tu es gaie, elle est sérieuse; enfin que te dirai-je? je ne sais si c'est la décence, la modestie, le plus bel appanage du sexe, qui ajoutent encore à ses charmes, mais je trouve qu'elle a sur toi mille avantages; je suis franc, tu le vois.

EUGÉNIE.

Je suis flattée qu'Eugénie ait su vous plaire.

LÉONORE.

Si mademoiselle votre sœur est tout votre portrait, Florestan ne peut que la trouver charmante.

EUGÉNIE.

Vous êtes trop bonne.

FLORESTAN.

Mon ami, il faut lui parler en ma faveur.

S C È N E X X V.

Les précédens , R A P I N , I N È S.

R A P I N.

Madame et messieurs , je viens savoir si vous souperez ensemble.

F L O R E S T A N.

Il faut absolument m'obtenir son consentement.

L É O N O R E.

Oui , Lindor , je me joins à lui ; nous concluons tous quatre un double mariage , cela sera charmant.

R A P I N (à part.)

Que , diable veulent-ils dire ?

I N È S (à part.)

Le dénouement approche , il faudra bientôt que je parle.

E U G É N I E.

Mais , Florestan , avez-vous bien consulté votre cœur ?

F L O R E S T A N.

Je me croirai le plus fortuné des hommes , si Eugénie veut unir sa destinée à la mienne.

R A P I N.

Quel drôle de langage ! je n'y comprends rien.

E U G É N I E.

Je connais ma sœur , si elle consent à cet hymen , elle vous aimera , elle vous chérira tendrement ; mais elle exigera le plus parfait retour.

F L O R E S T A N.

Mon ami , elle m'offenserait , en doutant de mon cœur.

E U G É N I E.

Hé bien ! nous irons la voir.

FLORESTAN.

Pourquoi ne serait-ce point à l'instant même ?

EUGÉNIE.

Vous êtes bien pressant.

INÈS.

Je vois bien qu'il faut que je m'en mêle, pour vous tirer de l'erreur où vous êtes tous, (à Florestan) monsieur, est-il possible qu'une fausse chevelure blonde vous abuse à ce point, et ne voyez-vous pas que Lindor et Eugénie ne sont qu'une même personne.

FLORESTAN.

Qu'entends-je ?

LÉONORE.

Est-il possible ?

RAPIN.

Je m'en suis toujours douté, et ce n'est pas moi qui l'ai découvert !

FLORESTAN.

Ah ! belle Eugénie !.... je suis comblé....

(à part.). LÉONORE. (haut.)

Et moi jouée ! cachons bien mon dépit.... Eugénie, sous ce déguisement, vos qualités aimables m'avaient séduite ; je perds en vous un amant, ne m'ôtez pas l'espoir d'acquérir une amie.

SCÈNE XXVI.

Les précédens, excepté LÉONORE,

EUGÉNIE.

Mais j'ai quelques regrets de l'avoir ainsi tourmentée.

RAPIN.

Rassurez-vous, madame.... je vous garantis qu'elle sera bientôt consolée.

FLORESTAN.

Dans des momens si doux, permettez-moi de ne m'occuper que de ma félicité.

EUGÉNIE.

Croyez, Florestan, que cette démarche que mon cœur m'a conseillée, que la raison condamne, m'impose la loi de faire votre bonheur; je vous offre ma main.

FLORESTAN.

Comment reconnaître?.....

EUGÉNIE.

Chérissez Eugénie autant que vous aimez Lindor.

INÈS.

Notre oncle a perdu sa gageure.

FLORESTAN.

Qu'est-ce que cela signifie?

EUGÉNIE.

Je vous conterai tout.

RAPIN.

Quoique ma prévoyance ait été en défaut, j'ai bien employé ma journée; puisse chacun de vous être aussi content que moi!

La sensibilité de madame Léonore a été mise à une rude épreuve, il faut en convenir; si toutes les coquettes dont cette ville abonde, recevaient de temps en temps une semblable leçon, l'espèce en deviendrait peut-être plus rare.

FIN.